

# Un espoir pour l'avenir

**U**sant de tout son sang froid, le Professeur John Anderson tenta d'encaisser la nouvelle qu'il venait d'apprendre sans laisser paraître ses émotions, un mélange de fureur et de désespoir. Comme il sentit la tête lui tourner, il chercha de la main le fauteuil qu'il savait derrière lui. Le quinquagénaire finit par le trouver, et s'y laissa tomber lourdement.

- Je suis désolé Professeur, crut bon de d'ajouter Ben Hermann, mais l'Université doit faire face à une réduction de budget, et le comité a décidé que la seule façon pour nous de survivre était de réduire notre personnel.

- Pourquoi, Recteur ? Pourquoi moi ? Cela fait plus de vingt-cinq ans que j'enseigne ici.

Le vieil homme grisonnant était purement indigné par ce que le Recteur venait de lui apprendre. Les traits de son visage semblaient sereins, mais ses yeux brillaient d'une colère contenue. Malgré ces signes d'énervement, son interlocuteur continua d'enfoncer le clou. Le Recteur n'avait jamais vraiment aimé ce professeur de physique, trop brillant à son goût. De plus, le vieux bonhomme était passé à un cheveu de la nomination au poste de Recteur, à la succession d'Hermann, de dix ans son cadet. Mais ce dernier, sentant la tempête venir, usa de toute son influence auprès du comité pour prolonger son mandat de deux ans. Et c'est tout naturellement qu'il avait été enchanté quand il avait été décidé qu'il fallait se séparer de son rival.

- Professeur. (Hermann avait pris un ton des plus condescendants. Il prenait un malin plaisir à torturer le pauvre homme) Vos cours sont les moins remplis de toute l'Université. Et tout ceux qui s'y sont inscrits ne le font uniquement que parce qu'ils sont assurés d'avoir de bonnes notes. Allons, soyez lucide. Plus aucun étudiant ne s'intéresse à la climatologie de nos jours. C'est bon pour des rats de laboratoire, mais les jeunes, eux, ils préfèrent les maths ou les sciences de l'ingénieur. Pas une discipline qui consiste à prédire le temps du lendemain.

Anderson fusilla du regard son ex-supérieur.

- Mon travail est bien plus important que ça !

- Bien entendu, Professeur, bien entendu. Mais à partir de maintenant, vous devrez le continuer ailleurs que dans nos laboratoires.

- Mais comment vais-je retrouver du travail ? A cinquante-quatre ans, plus aucune université ne voudra de moi.

- Je suis certain que la Faculté de Science saura reconnaître vos... compétences. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai beaucoup de travail qui m'attend.

Il fit mine de ranger les papiers qui encombraient son bureau en chêne massif poli pour signifier à Anderson que l'entretien était terminé. Il attendit que le vieil homme ait presque atteint la porte pour lui asséner le coup de grâce.

## Un espoir pour l'avenir

- Ah, une dernière chose, Anderson (il avait laissé tomber le « Professeur »). Je vous serais gré de bien vouloir déménager vos affaires dans la journée. Nous attendons un doctorant en histoire en provenance de New York, et l'Université n'a pas beaucoup de bureaux disponibles.

Anderson ne s'était même pas retourné. Il préféra ne pas relever l'insulte, ce qui gâcherait sûrement un peu le plaisir d'Hermann. Tellement énervé qu'il en oublia de dire au revoir à Clarisse, la secrétaire d'Hermann, qui l'avait toujours soutenu contre son patron, il regagna à grands pas son bureau.

*Viré ! Alors que je suis si proche du but. Les imbéciles, ils ne savent pas ce qu'ils font.*

\*\*\*

Après avoir rassemblé les quelques affaires qu'il avait dans son bureau, le Professeur Anderson sortit en trombe de l'Université, son carton sous le bras, et héla un taxi. Une fois dans le véhicule, il jeta négligemment un « A la maison » dans le microphone de la cabine. L'ordinateur de bord l'identifia à partir de son empreinte vocale, et chercha l'adresse dans sa base de données. Une fois arrivé à destination, le montant correspondant à la course serait débité sur son compte personnel, déjà pas bien vaillant.

Les taxis automatiques avaient remplacé les voitures personnelles depuis déjà plusieurs années, mais le Professeur ne s'y était jamais vraiment habitué. Le fait de n'avoir personne au volant, et même pire, de ne pas avoir de volant du tout l'inquiétait un peu. Mais les nombreuses campagnes de publicité qui avaient précédé la mise en place du système assuraient que c'était encore plus sûr que la conduite humaine, alors, il fallait s'y faire...

Amer, le Professeur Anderson regarda par la vitre latérale le paysage qui défilait sous lui. Malgré la vitesse élevée et l'altitude, il arrivait à distinguer les gens qui marchaient sur les passerelles reliant les différents gratte-ciels. C'était ce qu'il y avait de plus proche des rues d'antan. Cela faisait longtemps que plus personne n'avait foulé du pied le sol véritable de la grande métropole, enfoui qu'il était sous des mètres de ferraille et de béton. Pour se déplacer, les gens utilisaient maintenant les taxis ou les passerelles.

Pour voir de la verdure véritable (pas le gazon synthétique qui ornait certaines places suspendues de la ville), il fallait aller du côté de la grande banlieue, située à plusieurs centaines de kilomètres du centre-ville. Là, les gens vivaient encore au niveau du sol dans de petits pavillons individuels. Mais ces marginaux, au sens propre et au sens figuré, étaient de moins en moins nombreux, car la ville s'étendait toujours plus loin. Un jour, estima le Professeur, toute la surface de la planète serait urbanisée, comme l'avaient deviné les grands auteurs de science-fiction du XXème siècle.

D'ailleurs, la plupart de leurs prédictions s'étaient réalisées : la société humaine avait en effet accueilli en son sein une part importante de robots, effectuant les tâches ingrates délaissées par les hommes. Ceux-ci pouvaient alors se concentrer sur leurs activités favorites, c'est-à-dire les affaires stressantes. Aujourd'hui, la population de la Terre était névrosée, on estimait à 25% la part de dépressifs, et environ cent millions de personnes avaient développés des troubles obsessionnels du comportement.

Bien sûr, le progrès n'avait pas que des mauvais côtés. La pauvreté avait virtuellement disparu de la société, en même temps que la richesse. La plupart des citoyens avaient le même niveau de vie et pouvoir d'achat. Ceci ne tenait évidemment pas compte des « ruraux » de l'Asie et de l'Afrique centrale, qui vivaient encore comme on pouvait vivre à l'âge du plastique.

Le Professeur Anderson vivait dans la ville, comme tout scientifique moderne qui se respecte, mais possédait également une maison dans les montagnes de ce qui s'appelait autrefois la Chine, où il passait régulièrement ses vacances avec sa femme Susan. Ses collègues se moquaient souvent de ce « citadin refoulé », qui préférait s'isoler au cœur des montagnes plutôt que de profiter des magnifiques stations balnéaires artificielles de la métropole. Mais cela lui importait peu. Il aimait ce contact avec la nature, qui était complètement absent en ville.

Arrivé chez lui, il prit à peine le temps d'embrasser sa femme et de lui exposer la situation, et monta directement se coucher. Demain, il l'espérait, serait une meilleure journée.

\*\*\*

- Ecoute, John, chuchota le Professeur Evan Jolbert, j'ai beau être ton meilleur ami, je ne peux pas continuer à faire ça pour toi. Le Recteur commence à devenir suspicieux.

Jolbert avait l'air complètement désolé d'annoncer ça à son ami.

- S'il-te-plaît, Evan, j'ai encore besoin de deux ou trois nuits pour finir.

- Tu m'as déjà dit ça il y a une semaine.

John soupira.

- Je sais bien. Mais je suis tombé hier sur une nouvelle divergence que je n'avais pas prévue.

- Ma femme aussi commence à se demander pourquoi je retourne toutes les nuits à l'Université. Au bout d'un moment, je n'aurai plus d'excuse à lui servir.

- Tu sais bien que je ne te demanderais pas de me faire rentrer en douce dans la salle du supercalculateur si ça n'était pas vraiment important. Ces calculs, c'est toute ma vie.

Ils furent interrompus par un bip provenant de la monstruosité de métal et de silicium se trouvant derrière eux. Le supercalculateur de l'Université était réservé à la résolution de complexes équations de physique ou aux prévisions des modèles statistiques du Département d'Economie. Depuis plusieurs semaines déjà, le professeur de physique quantique Evan Jolbert avait réservé de nombreuses plages de calcul nocturnes, pour un travail au titre très explicite : « Modèle à trois états du fondamental de l'uranium ionisé ». En réalité, il avait pris les réservations pour son ami Anderson, devenu *persona non grata* à l'Université, afin qu'il puisse continuer ses recherches. Bien entendu, Jolbert devait à chaque fois faire entrer son ex-collègue illégalement dans les locaux. D'où son malaise actuel.

Le signal sonore émis par le supercalculateur signifiait qu'une nouvelle phase des calculs venait d'être achevée, et que des résultats partiels étaient disponibles. Tandis qu'Anderson les examinait, Jolbert, qui ne connaissait absolument rien à la climatologie, fit mine de les observer par-dessus son épaule.

- Alors ? finit-il par demander.
- Alors, c'est aussi mauvais que je le craignais. Peut-être même pire.
- Tu es sûr de toi ?

Le regard courroucé que lui jeta le climatologue dissuada Jolbert de contester à nouveau les calculs de son ami. Tout le monde savait que les théories du Professeur Anderson étaient des plus farfelues, mais personne n'avait jamais pris le temps de les vérifier. Il était perçu comme le vieux fou de service, qu'il fallait écouter d'une oreille distraite en hochant mollement la tête pour ne pas le vexer. Seul Jolbert avait de la considération pour le quinquagénaire. Ils s'étaient connus sur les bancs de la fac et avaient presque immédiatement bâti une amitié solide. Mais il était vrai que ces derniers temps, cette relation était mise à l'épreuve.

Anderson entra de nouveaux paramètres dans la machine et la relança. Un nouveau bip sortit de l'appareil, indiquant le début de la séquence. Jolbert regarda son chronomètre. Minuit pile. Il ne leur restait plus qu'une heure avant que l'équipe occupant le prochain créneau horaire investisse les lieux. D'ici là, il faudrait qu'il ait fait sortir son ami et ses données.

Malheureusement, la loi de Murphy joua contre eux. Frank, le nouveau gardien de nuit de la section Calculs, décida, pour sa première affectation, de faire du zèle, et une ronde de plus pendant la nuit. Le bruit de la porte s'ouvrant fit sursauter les deux scientifiques, jusque là habitués au seul ronron du supercalculateur, et ils furent éblouis par le faisceau de la lampe que le gardien braquait sur eux.

- Papiers d'identité, s'il-vous-plaît.

\*\*\*

Pour avoir fait entrer illégalement quelqu'un dans les locaux de l'Université, le Professeur Jolbert eut droit à un avertissement (le Recteur ne pouvait se permettre de le blâmer davantage, car Jolbert était le seul expert de renommée mondiale de son établissement). Anderson, quant à lui, écopa d'une peine de trois jours d'emprisonnement pour effraction dans des locaux publics, une peine assez lourde pour une époque où la criminalité avait presque disparu.

A son retour dans son appartement, sa femme Susan, qui n'avait été prévenue par les autorités que le jour même, le serra dans ses bras, en lui demandant de ne jamais lui refaire un coup pareil.

- Je te le promets, Chérie.

*Mais qu'ils ne croient pas que je vais m'arrêter.*

Les jours qui suivirent, Anderson appela plusieurs fois Jolbert, pour s'excuser, et aussi pour récupérer les données de la dernière série qu'il avait lancée. Mais il n'obtint aucune réponse.

Le Professeur avait toujours été très persévérant, aussi reprit-il les calculs inachevés à la main, s'aidant parfois de son ordinateur personnel, bien moins puissant toutefois que le supercalculateur. Cette lubie le conduisit rapidement à réaménager une pièce de son appartement, où Susan n'avait plus le droit de rentrer, en la garnissant de nombreux tableaux noirs ou blancs. Il commença alors à partager son temps libre de chômeur entre ses équations et les livres de la bibliothèque publique.

Chaque jour il s'enfermait des heures dans son étude, couvrant les murs de symboles cabalistiques, et poussant parfois des cris de rage lorsqu'il s'apercevait qu'il avait commis une erreur.

Un soir qu'il rentrait d'une après-midi de recherche intensive à la bibliothèque sur l'instabilité des cellules convectives, il trouva son appartement à moitié vide, et une note sur la table de la salle à manger.

**Cher John**

**Depuis que tu ne travailles plus à l'Université, je ne te reconnais plus. Tes « calculs » t'obsèdent complètement, et tu délaisses tout le reste : ton repos, tes repas et même moi. J'en ai assez de ne pouvoir te voir qu'entre deux de tes recherches. Je t'aime de toute mon âme, mais je n'en peux plus de cette situation. Je retourne vivre chez mes parents, à Boston. Si tu veux me revoir, tu sais où ils habitent. Mais n'emporte aucune de tes équations avec toi.**

**Bonne continuation**

**Susan**

John laissa tomber la feuille de papier et porta son regard sur la ville à travers la baie vitrée. Partie, elle était partie. Il sentit la colère monter en lui. En colère contre tout le monde, y compris contre lui-même, et ses maudits calculs, qui lui avaient arraché sa femme.

Mais il se devait de continuer. L'enjeu était beaucoup trop important pour qu'il abandonne maintenant. Le salut de l'Humanité méritait qu'il fasse quelques sacrifices.

\*\*\*

Deux mois plus tard, John Anderson n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses maudites équations avaient littéralement détruit sa vie. Son job, ses amis, sa femme... Et aujourd'hui, une étape supplémentaire avait été franchie.

Le Congrès Mondial de la Science, qui avait lieu chaque année dans une ville différente, était une manifestation hautement médiatique où les plus grands scientifiques de la planète donnaient des conférences sur les sujets d'actualité, comme le confinement de la fusion froide ou les progrès de la téléportation. A cause de la présence de nombreuses caméras de télévision, beaucoup d'hommes politiques assistaient à ces conférences, pour donner l'illusion, parfois juste, qu'ils s'intéressaient à ces problématiques.

Cela faisait plusieurs mois que John Anderson préparait cette journée. Depuis qu'il avait enfin obtenu les résultats qu'il cherchait depuis toujours. Et ils étaient vraiment catastrophiques. Cette journée de sensibilisation était la meilleure occasion qu'il avait trouvée pour partager ses découvertes avec le reste du monde. Bien entendu, ça n'avait pas été facile pour le professeur en disgrâce de se faire inviter aux conférences. Personne ne voulait d'un vieux climatologue gâteux qui viendrait gâcher le Congrès. Après avoir essuyé plusieurs refus, il s'était tourné vers le seul moyen qui lui restait : l'argent. Comme il n'en avait pas vraiment, il avait été obligé d'hypothéquer son appartement, et même avec cette somme supplémentaire, la plupart de sa pension de retraite y était passée. Mais cela en valait la peine. Aujourd'hui, le monde saurait, aujourd'hui le monde comprendrait et reconnaîtrait son travail. Enfin.

Anxieux, il surveillait l'écran mural où le conférencier expliquait à grands renforts de considérations économiques combien il serait avantageux de se débarrasser des déchets de la Terre en les envoyant tout droit dans le Soleil. Bientôt le moment. John tenta d'utiliser toutes les techniques antistress qu'il connaissait, mais rien n'y fit. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il allait se retrouver en face d'un amphithéâtre, mais ce coup-ci, l'enjeu était bien plus important.

Les applaudissements de la salle signalèrent la fin de la présentation de l'homme au soleil-poubelle. John fut très attristé de voir la plupart des hommes politiques du premier rang prendre frénétiquement des notes d'un air satisfait. Nul doute qu'incessamment sous peu, de nouvelles lois pour le traitement des déchets allaient faire leur apparition. Mais il ne pouvait rien y faire pour l'instant. Et puis, il devait se concentrer sur autre chose.

L'annonceur s'avança sur la scène :

**« Le prochain intervenant sera le Professeur John Anderson, climatologue émérite de la Faculté des Sciences, et auteur de *La planète et nous*. Il va nous expliquer comment il est possible de contrôler la pluie en dispersant les nuages avec des avions. »**

C'était le seul sujet qui était venu à l'esprit d'Anderson pour se présenter au Congrès. Tout autre titre l'aurait fait rejeter par le comité chargé de sélectionner les intervenants. Même si la technique de météocontrôle était plus ou moins connue des scientifiques de haut niveau (quoique peu appliquée, les gens n'aimaient pas les faiseurs de pluie), un gros paquet de billets avait aidé les membres du jury à choisir le Professeur pour passer entre deux conférences assez lourdes. Ils voyaient ça comme un divertissement, une pause pour l'esprit du public. Ils l'avaient d'ailleurs bien fait comprendre à Anderson. Mais ce dernier ne l'entendait pas de cette oreille.

Quelques murmures parcoururent le public quand on annonça son nom et quand il monta sur scène. Certains connaissaient sa mauvaise réputation, et devaient sans doute s'étonner de le voir ici, dans un congrès sérieux. Mais qu'importe. Ils ne pouvaient sortir de la salle devant les objectifs des caméras, sous peine de passer pour des réactionnaires aux yeux des téléspectateurs.

Le professeur Anderson savait bien cela, et sourit intérieurement en pensant qu'il avait désormais une heure à lui, avec dans le public les hommes les plus influents de la planète obligés de l'écouter.

*Tout se joue aujourd'hui.*

Il allait devoir convaincre une salle de 500 personnes, et vingt milliards de téléspectateurs.

- Mesdames et Messieurs, commença-t-il, tandis que la lumière baissait dans la salle. Bien que ce sujet soit fort intéressant, je ne suis pas venu ici aujourd'hui pour vous parler de météocontrôle. Je suis devant vous cet après-midi pour vous faire part d'un problème beaucoup plus grave...

Le nombre 542 s'afficha en blanc sur l'écran derrière lui.

- Dans exactement 542 ans, l'histoire de la Terre et de l'Humanité prendra fin.

\*\*\*

En près de trente ans de carrière, le Professeur Anderson avait eu droit à beaucoup de réactions différentes de la part de son public. Mais ce qu'il avait suscité aujourd'hui dépassait largement tout ce qu'il avait connu. Jamais il n'avait été autant humilié. Après la surprise passée de son entame choc, les spectateurs avaient commencé à sourire, puis à rire doucement au fur et à mesure que John commentait ses diapositives.

Il y expliquait comment l'utilisation excessive des ressources naturelles de la planète l'avait peu à peu miné, et profondément bouleversé les fragiles équilibres qui régissaient son fonctionnement. Pour appuyer ses propos, il prit comme exemple le tremblement de terre de l'année passée qui avait causé pas moins de cent mille victimes, ou l'apparition totalement imprévue du volcan russe engloutissant une bonne partie de la Sibérie.

Certains se mirent à rire franchement quand il expliqua ce qui, selon lui, allait arriver à la Terre. D'abord, les supertornades comme celle qui ravagea la côte est des Etats-Unis il y avait de ça deux ans, seraient de plus en plus fréquentes. Une par an environ. Puis les plaques tectoniques se déplaceraient rapidement, ce qui entraînerait de nombreux séismes. Et puis la catastrophe surviendrait. L'ultime soubresaut de la planète en quelque sorte. La plaque eurasiennne se précipiterait contre celle de l'Amérique, causant un raz-de-marée sans précédent. Des vagues de plusieurs centaines de mètres de haut. La mort assurée pour tout ce qui se trouverait à la surface.

Si John avait voulu donner dans le comique, le clou du spectacle aurait été le moment où un des présidents du premier rang, complètement hilare, lui avait demandé ce qu'il fallait faire. Sa proposition a fait hurler de rire l'assistance, et certains durent sortir de l'amphithéâtre pour se calmer. C'est vrai que son idée était assez singulière. John proposait de construire un immense vaisseau-monde, et d'y faire embarquer le plus de gens possible. Afin de préserver l'écosystème terrestre, il avait même prévu d'emporter des plantes et des animaux. Ce vaisseau quitterait la planète mourante et filerait vers la planète habitable la plus proche.

Le voyage prendrait sûrement des siècles, mais le vaisseau-monde embarquerait suffisamment de vivres pour tenir. Des cultures hydroponiques assureraient également l'approvisionnement en nourriture. Afin de souligner l'ironie de la situation, Anderson l'avait baptisé *l'Arche*.

Quand les organisateurs virent l'ampleur du désastre qui ruinait la réputation du Congrès, ils dépêchèrent la sécurité, qui se fit une joie d'évacuer le professeur, doucement mais fermement. Ce dernier, complètement furieux, tenta de résister et hurla à qui voulait bien l'entendre que l'Humanité courait droit à sa perte.

Afin de rattraper le coup, l'un des organisateurs eût une idée de génie. Il monta sur la scène, et annonça :

**« Mesdames et Messieurs. Je vous remercie de l'enthousiasme que vous avez manifesté envers le divertissement que nous venons de vous offrir. Nous avons décidé cette année d'innover, et de proposer cette pause comique. Maintenant, nous allons reprendre le cours normal des conférences. Veuillez accueillir le Professeur Sarah Cromwell, qui va nous parler de l'élevage des fourmis domestiques pour les tâches quotidiennes. »**

\*\*\*

*Le ciel est bleu aujourd'hui*, remarqua John.

C'était assez rare pour être notable. Depuis le mois dernier, la pluie était tombée sans discontinuer. L'accalmie n'avait débuté que la veille, et ne durerait sûrement que quelques heures encore. Les premières prédictions du Professeur commençaient à se réaliser. Mais les médias, et les scientifiques, mettaient ça sur le compte de l'automne un peu plus vigoureux que d'habitude.

*C'est n'importe quoi.*

Il était le seul à se rendre compte que le processus irréversible était déjà enclenché, et qu'il ne servait à rien de s'agiter comme les gens le faisaient, pour trouver des méthodes de production encore plus efficaces. D'ici quelques siècles, tout serait définitivement rasé. Même les tours qu'il apercevait au-delà des barreaux de sa fenêtre.

A la suite de son intervention mouvementée au Congrès, le professeur Anderson fut placé dans un des quelques établissements de redressement qui existaient encore. Il s'agissait des descendants des hôpitaux psychiatriques, où les « déviants » étaient placés et traités pour être réinsérés dans la société, dans le cas où c'était faisable. Pour le Professeur Anderson, tout avait été tenté, mais rien ne semblait le guérir de son obsession. Du coup, il était assigné à résidence jusqu'à la fin de ses jours.

Le pauvre John avait cessé depuis un moment de tenter de convaincre ses contemporains de l'urgence de la situation. Il se contentait simplement de ricaner doucement à chaque fois que le sujet était abordé à la télévision, ce qui confortait l'impression de folie qu'il laissait à ses infirmiers.

- Tu as de la visite, le Prophète.

C'était le surnom que le personnel lui avait donné, à cause de ses prévisions de fin du monde. John se détourna de la fenêtre, et regarda son visiteur. Il s'agissait d'un homme assez grand en costume-cravate, une mallette à la main.

- Vous êtes difficile à trouver, M. Anderson.

- Qui êtes-vous, et que me voulez-vous ?

- Vous ne préférez pas qu'on s'assoie ?

Ils gagnèrent une petite table ronde non loin d'une autre fenêtre, et s'assirent sur les chaises de part et d'autre.

- Mon nom n'a pas d'importance. Vous devez juste savoir que je représente la compagnie MétaSpace.

- « Tourisme spatial à prix cassés » ? se moqua le professeur, en citant le slogan de l'entreprise.

L'autre ne releva pas.

- Je serais venu vous trouver plus tôt si votre nom n'avait pas été effacé de toutes les archives.

C'est comme ça qu'on procédait avec tous les « déviants » pendant leur cure.



## Un espoir pour l'avenir

L'homme en costume poursuivit :

- Mon patron se trouvait à la conférence que vous avez donnée au Congrès Mondial de la Science il y a cinq ans.

- Ah, il a assisté au fiasco. Et alors ?

- Alors, il a été très intéressé par vos idées, et souhaite vous rencontrer pour en discuter.

\*\*\*

Deux jours plus tard, Anderson sortait du bureau du PDG de MétaSpace, une des plus importantes sociétés de la planète, tant au niveau de l'argent que de l'influence politique. Le vieil homme avait le sourire aux lèvres, et se mit même à chantonner gaiement. Aujourd'hui, il avait atteint son but. Cela lui avait prit toute sa vie, et il avait beaucoup perdu en chemin, mais maintenant il avait réussi.

L'Humanité quitterait la Terre.